

Arrivé devant la grotte qui servait d'asile au pieux solitaire et à ses hôtes, il entend des gémissements... une voix de femme !..... Il s'élance dans la caverne, un flambeau est allumé dans la cavité du rocher, et la pauvre Célestine, pâle comme un malade luttant avec l'agonie, échevelée, les vêtements en désordre, est assise sur le sol pierreux. En voyant entrer cet homme, elle lève les yeux, le regarde d'un air égaré, puis sa poitrine se gonfle, ses bras s'agitent, son visage se contracte, on la croirait la proie d'une douleur interne ou d'une subite terreur. Mais tout d'un coup, sans transition, elle passe de cet état souffrant à un rire éclatant et machinal.

L'homme au manteau noir l'a considérée avec attendrissement, et plusieurs fois il s'est dit en versant des larmes :

Pauvre enfant !... Elle est folle !...

Puis, saisi d'une émotion douloureuse, il s'est mis à genoux devant elle et il presse sa main dans les siennes avec une vive démonstration d'intérêt.

Je ne vous connais pas, lui dit l'orpheline, dont le front s'est étrangement rembruni.

— Vous ne me connaissez pas !... est-il possible ! s'écrie l'inconnu : vous avez donc oublié votre ami ?... Célestine, rappelez vos souvenirs... Je suis Berthaud !

Cet homme est en effet le pêcheur ami d'Anselme.

Au fond du noir cachot où, par ordre de Caracalla, le terrible geôlier du fort Saint-Jean le tenait renfermé, Berthaud souffrait les angoisses d'une rigoureuse détention avec une résignation chrétienne. Que lui importait en effet d'être privé de sa liberté ? Le démagogue Brutus ne lui avait-il pas annoncé qu'Anselme et Célestine étaient hors des atteintes de leur féroce ennemi ? Cette assurance suffisait à son cœur, et lui faisait trouver sa captivité moins horrible. Brutus lui avait promis sa protection ; c'était assez pour nourrir son cœur d'espérance. Un jour peut-être il retrouverait ses amis, et pourrait coopérer à leur entière délivrance ! Avec quelle joie il s'abandonnait à cette consolante pensée !

La promesse de Brutus ne tarda pas à se réaliser. Par un événement ordinaire à cette époque de troubles, un renouvellement heureux s'opéra dans le personnel des brigands à la sévérité desquels la surveillance de la citadelle était confiée. Le redoutable guichetier, appelé à un poste plus imminent, fut remplacé dans ses fonctions, et le geôlier, nouvellement élu, cedant aux sollicitations d'un grand nombre de jacobins que Brutus avait intéressés à la cause de Berthaud, crut faire un acte de patriotisme en ouvrant au pêcheur les portes de sa prison.

Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de chercher les traces de ses amis, dont la dispersion s'était opérée à son insu. Au tombeau de la comtesse Maria, qu'il se hâta de visiter, aucun indice ne lui annonça la présence de ceux qu'il désirait si vivement trouver. Il vint alors à l'hôtel de Vauban ; mais il vit avec une extrême douleur que le vandalisme révolutionnaire y avait exercé

ses fureurs. Espérant rencontrer ailleurs ses malheureux amis, il se dirigea ensuite sur Toulon. Il savait que sa sœur Marguerite, dont il ignorait la fin déplorable, habitait au sein d'une campagne à peu de distance de cette ville ; il forma le dessein de la visiter. Il parvint en quelques heures de marche au terme de son voyage.

Mais hélas ! il trouva l'habitation de Marguerite silencieuse, et apprit d'un paysan des environs que, sous la pierre tumulaire dont l'aspect l'avait frappé non loin de la chaumière abandonnée, reposait l'infortunée nourrice de Célestine ! Il suivait, l'âme triste et les yeux mouillés de larmes, le chemin qui conduit à Toulon, lorsqu'il rencontra le détachement commandé par Caracalla. Celui-ci avait appris l'arrestation de Berthaud dans l'hôtel de Vauban ; ainsi que l'avait hautement soutenu le démagogue Brutus, il s'était laissé persuader qu'elle avait été l'effet du hasard. Ignorant d'ailleurs la part que le pêcheur avait prise à l'évasion du comte de Morelly et à la délivrance d'Anselme, il fut bien aise de donner un nouveau témoignage d'estime à Berthaud, en lui offrant de l'accompagner dans sa présente expédition contre les malheureux accusés de fédéralisme.

L'ami d'Anselme ne pouvait refuser sans soulever quelque ombrage dans l'esprit de Caracalla. D'un autre côté, sachant bien que le comte et sa fille n'avaient nulle part d'ennemi plus redoutable, il pensa qu'il lui serait facile de s'interposer entre Caracalla et ses victimes, si ce sort le faisait jamais tomber en son pouvoir. Aussi accepta-t-il avec empressement l'offre qui lui était faite. Il suivit donc le chef républicain, parvint avec lui à l'ermitage, et fut témoin muet de l'arrestation d'Anselme, qu'il reconnut facilement. Toutefois, il ne jugea pas convenable de rien tenter pour le moment en sa faveur, et résolut d'attendre que la première explosion de fureur fût passée, pour travailler à sa délivrance. Mais la soudaine apparition de Célestine vint donner une autre direction à sa sollicitude. En la voyant cruellement abandonnée au milieu des rochers où elle était tombée évanouie, il pressentit qu'elle ne pourrait survivre à son malheur, et forma le projet de la sauver.

A peine les soldats qui emmenaient Anselme furent un peu éloignés, à la faveur des ombres il se sépara adroitement du cortège. L'embarras d'une marche nocturne par un sentier rapide et glissant, et surtout l'empressement que chaque démagogue mettait à surveiller la victime, le favorisèrent au delà de ses espérances, car personne ne prit garde à sa disparition. Il se tint donc caché dans le fond d'un rocher, et lorsqu'il supposa qu'il ne pouvait plus être aperçu, sortant de sa retraite, il se mit à chercher Célestine, qu'il est parvenu à trouver au fond de la grotte où elle s'était réfugiée.

L'orpheline a repris un air sombre ; ses yeux de nouveau roulent avec un affreux égarement.

Célestine, dit le pêcheur, revenez à vous ; reconnaissez votre ami Berthaud.

— Si vous êtes Berthaud, répond la jeune fille en sanglotant, vous arrivez trop tard !... Tout est fini maintenant !... Pauvre vieillard ! continue-t-elle avec terreur ; pauvre Anselme ! Ah ! son sang.... ne le voyez-vous pas ?... Il coule sur mes mains !... il moule mes vêtements !... Les monstres !... ils m'ont enlevé l'arrachant !... J'ai prié.... j'ai supplié.... je leur ai dit que je n'avais plus de père ni de mère, qu'Anselme était mon soutien.... Oh ! mais ils riaient !... je pleurais.... et ils riaient encore !... Et maintenant.... voyez.... là-bas.... sur ce rocher.... la guillotine est dressée !... Un faible vieillard y monte !... c'est lui !... c'est Anselme !... le bourreau le lie à la planche... la planche s'incline.... sa tête. ô ciel !... sa tête tranchée !... tranchée !....

Et elle couvre ses yeux de ses mains, et les sanglots étouffent sa voix.

« Folle !... folle !... » répète Berthaud, les yeux remplis de larmes.

« Pauvre Anselme ! ajoute-t-elle en sortant de son profond abattement ; si du moins j'avais de lui un souvenir !... Berthaud, dites aux bourreaux qu'il vous donnent une boucle de ses cheveux blancs pour moi, pour sa fille.... je la placerai là, sur mon cœur, et je l'y garderai toujours, toujours. »

Le délire de son imagination va grandissant, Berthaud prend dès ce moment l'engagement de veiller sur l'infortunée, espérant à force de soins ramener le calme dans ses esprits égarés, et se réservant de faire plus tard les démarches qu'exige le salut d'Anselme. Il est en quelque sorte tranquille sur le sort de ce vieillard, car il suppose avec raison que Caracalla ne l'enverra point à la guillotine tant qu'il n'aura pas en son pouvoir la jeune Célestine.

Chaque jour amène de nouveaux soins de la part du bon pêcheur ; mais, hélas ! l'aliénation de Célestine devient de moment en moment plus effrayante ! Errante du matin au soir dans les réduits les plus sauvages de la montagne, elle remplit les rochers de plaintes, de gémissements, de cris de désespoir. Son fidèle gardien ne la perd pas un instant de vue ; il s'attache à ses pas avec le plus infatigable dévouement.

Cet état désolant a duré plusieurs mois, sans subir la plus légère amélioration, sans même qu'aux yeux du pêcheur soit venu briller le moindre rayon d'espérance. Aussi Berthaud voit-

il se réaliser l'absolue impossibilité de conserver l'existence à la pauvre Célestine. Encore quelques jours, et la malheureuse trouvera dans une mort prématurée la fin de ses tribulations et de ses douleurs.

Berthaud éprouve un autre sujet d'alarmes non moins cruel pour son cœur : qu'un seul des sentiments de Caracalla lui soient bien connus et lui aient fait supposer qu'il n'attendra point à la vie d'Anselme, dont il se promet sans doute de tirer avantage, plusieurs motifs se réunissent dans l'esprit du pêcheur pour lui inspirer une vive crainte sur le sort du malheureux père adoptif de Célestine. En effet, si dans un grand nombre de communes on n'est pas difficile sur les arrestations arbitraires, il sait aussi que les comités et les tribunaux révolutionnaires ne restent pas longtemps oisifs en présence de leurs victimes. D'ailleurs, il ne l'a point oublié, fidèles à leurs cruelles habitudes, les jacobins exécutent partout d'horribles massacres.

XXXIII

LA GUILLOTINE

L'astre du jour colore les hauts édifices de Marseille. A la tour de l'Ours tricolore, une conversation animée est engagée entre une foule de sans-culottes assis autour d'une table où le vin circule à longs flots.

« La république s'en va ! mille millions de guillotine !... dit un discoureur en bonnet rouge : nos chefs patriotes s'endorment sur les moyens. Si cela continue, vous verrez que la carmagnoise et l'égalité se fondront comme neige au soleil.

— Par le bonnet de la liberté ! ajoute un autre démagogue en frappant rudement du poing sur la table, je soutiens, moi, frères, que toutes vos motions n'empêcheront pas la république d'être basculée. Voulez-vous triompher des aristocrates et des fédéralistes.... bronzez-nous la liberté, et en véritables municipals, au lieu de nous en tenir à nos mesquines guillotines, imitons nos amis de Toulon : rien n'est si expéditif que les feux de pylon ; ou bien, comme le brave Collot-d'Herbois l'a déclaré l'autre jour à la tribune, minons les prisons, mettons de la poudre dessous, et faisons sauter les détenus, comme ma Jeanneton fait sauter une omelette. C'est ce qui pourrait se dénommer une manière révolutionnaire ! Je ne connais rien de tel, triple moustache ! pour débâler nos prisons ; sans compter que la liberté n'est ja-